

Cavalleria rusticana

da *Vita dei campi* (Giovanni Verga, 1880)

Turiddu 1 Macca, il figlio della gnà 2 Nunzia, come tornò da fare il soldato, ogni domenica si pavoneggiava in piazza coll'uniforme da bersagliere e il berretto rosso 3, che sembrava quella della buona ventura 4, quando mette su banco colla gabbia dei canarini 5. Le ragazze se lo rubavano cogli occhi, mentre andavano a messa col naso dentro la mantellina, e i monelli gli ronzavano attorno come le mosche. Egli aveva portato anche una pipa col re a cavallo che pareva vivo, e accendeva gli zolfanelli sul dietro dei calzoni, levando la gamba, come se desse una pedata.

Ma con tutto ciò Lola di massaro 6 Angelo non si era fatta vedere né alla messa, né sul ballatoio, ché si era fatta sposa con uno di Licodia 7, il quale faceva il carrettiere e aveva quattro muli di Sortino 8 in stalla. Dapprima Turiddu come lo seppe, santo diavolone ! voleva trargli fuori le budella della pancia, voleva trargli, a quel di Licodia ! Però non ne fece nulla, e si sfogò coll'andare a cantare tutte le canzoni di sdegno che sapeva sotto la finestra della bella. 15 – Che non ha nulla da fare Turiddu della gnà Nunzia, – dicevano i vicini, – che passa la notte a cantare come una passera solitaria ? Finalmente s'imbatté in Lola che tornava dal viaggio 9 alla Madonna del Pericolo, e al vederlo, non si fece né bianca né rossa quasi non fosse stato fatto suo. – Beato chi vi vede ! – le disse.

– Oh, compare 10 Turiddu, me l'avevano detto che siete tornato al primo del mese.

– A me mi hanno detto delle altre cose ancora ! – rispose lui. – Che è vero che vi maritate con compare Alfio, il carrettiere ? – Se c'è la volontà di Dio ! – rispose Lola tirandosi sul mento le due cocche del fazzoletto. – La volontà di Dio la fate col tira e molla come vi torna conto ! E la volontà di Dio fu che dovevo tornare da tanto lontano per trovare ste 11 belle notizie, gnà Lola ! Il poveraccio tentava di fare ancora il bravo 12, ma la voce gli si era fatta roca ; ed egli andava dietro alla ragazza dondolandosi colla nappa del berretto che gli ballava di qua e di là sulle spalle. A lei, in coscienza, rincresceva di vederlo così col viso lungo, però non aveva cuore di lusingarlo con belle parole. – Sentite, compare Turiddu, – gli disse infine, – lasciatemi raggiungere le mie compagne. Che direbbero in paese se mi

vedessero con voi ?...

" Chevalerie paysanne "

tiré de *Vie des champs* (Giovanni Verga, 1880)

Turridu Macca, le fils de la mère Nunzia, quand il revint de son service militaire, se pavanait tous les dimanches avec son uniforme de bersagliere et son béret rouge, si bien qu'il semblait être la diseuse de bonne aventure, quand elle installe son banc avec la cage des canaris. les filles se le volaient des yeux tandis qu'elles allaient à la messe, le nez dans leur cape, et les gamins lui bourdonnaient autour comme des mouches. Il avait rapporté aussi une pipe avec le roi à cheval qui semblait vivant, et il allumait ses allumettes sur l'arrière de ses pantalons, en levant la jambe, comme s'il donnait un coup de pied.

Mais avec tout ça, Lola, la fille du fermier Angelo, ne s'était montrée ni à la messe ni sur son balcon, car elle s'était mariée avec un homme de Licodia, qui était charretier et avait quatre mulets de Sortino dans son étable. D'abord Turiddu, quand il l'apprit, par tous les diables, voulait lui arracher les tripes du ventre, il voulait les lui arracher au type de Licodia. Pourtant il n'en fit rien et il se défoula en allant chanter toutes les chansons de mépris qu'il connaissait sous les fenêtres de la belle – il n'a donc rien à faire Turiddu, le fils de la mère Nunzia, qu'il passe toutes ses nuits à chanter comme un moineau solitaire ? Finalement il tomba sur Lola qui revenait de son pèlerinage à la Madonna del Pericolo, et, en le voyant, elle ne devint ni blanche ni rouge comme si ça ne la regardait pas – Bienheureux celui qui vous voit – lui dit-il.

Oh compère Turiddu, on me l'avait bien dit, que vous étiez revenu au début du mois.

– À moi on m'a dit bien d'autres choses encore ! Est-il vrai que viys devez vous marier avec comère Alfio, le charretier ? – Si c'est la volonté de Dieu ! – répondit-elle en tirant sur son menton les deux pointes de son foulard. – La volonté de Dieu, vous l'avez faite en tergiversant comme ça vous arrange ! Et la volonté de Dieu fut que je devais revenir de si loin pour trouver ces belles nouvelles, mère Lola ! Le pauvre tentait encore de faire le fanfaron, mais sa voix était devenue rauque et il suivait la jeune fille en se dandinant avec le pompon de son béret qui lui dansait de ci de là sur les épaules. Elle, en conscience regrettait de le voir ainsi avec un visage long, pourtant elle n'avait pas envie de le flatter par de belles paroles. – Écoutez, compère Turiddu, – lui dit-elle enfin, – laissez-moi rejoindre mes compagnes. Que dirait-on dans le village si on me voyait avec vous

– È giusto, – rispose Turiddu ; – ora che sposate compare Alfio, che ci ha quattro muli in stalla, non bisogna farla chiacchierare la gente. Mia madre invece, poveretta, la dovette vendere la nostra mula baia¹³, e quel pezzetto di vigna sullo stradone, nel tempo ch'ero soldato. Passò quel tempo che Berta filava¹⁴, e voi non ci pensate più al tempo in cui ci parlavamo dalla finestra sul cortile, e mi regalaste quel fazzoletto, prima d'andarmene, che Dio sa quante lacrime ci ho pianto dentro nell'andar via lontano tanto che si perdeva persino il nome del nostro paese. Ora addio, gnà Lola, *facemu cuntù ca chioppi e scampau, e la nostra amicizia finiu*¹⁵.

La gnà Lola si maritò col carrettiere ; e la domenica si metteva sul ballatoio, colle mani sul ventre per far vedere tutti i grossi anelli d'oro che le aveva regalati suo marito. Turiddu seguiva a passare e ripassare per la stradicciuola, colla pipa in bocca e le mani in tasca, in aria d'indifferenza, e occhieggiando le ragazze ; ma dentro ci si rodeva che il marito di Lola avesse tutto quell'oro, e che ella fingesse di non accorgersi di lui quando passava.

– Voglio fargliela proprio sotto gli occhi a quella cagnaccia ! – borbottava. Di faccia¹⁶ a compare Alfio ci stava massaro Cola, il vignaiuolo, il quale era ricco come un maiale, dicevano, e aveva una figliuola in casa. Turiddu tanto disse e tanto fece che entrò camparo¹⁷ da massaro Cola, e cominciò a bazzicare per la casa e a dire le paroline dolci alla ragazza.

– Perché non andate a dirle alla gnà Lola ste belle cose ? – rispondeva Santa. – La gnà Lola è una signorona ! La gnà Lola ha sposato un re di corona, ora ! – Io non me li merito i re di corona. Voi ne valete cento delle Lole, e conosco uno che non guarderebbe la gnà Lola, né il suo santo, quando ci siete voi, ché la gnà Lola, non è degna di portarvi le scarpe, non è degna. – La volpe quando all'uva non poté arrivare...¹⁸ – Disse : come sei bella, racinedda mia ! – Ohè ! quelle mani, compare Turiddu. – Avete paura che vi mangi ?

– Paura non ho né di voi, né del vostro Dio. – Eh ! vostra madre era di Licodia, lo sappiamo ! Avete il sangue rissoso ! Uh ! che vi mangerei cogli occhi. – Mangiatemi pure cogli occhi, che briciole non ne faremo¹⁹ ; ma intanto tiratemi su quel fascio.

– Per voi tirerei su tutta la casa, tirerei ! Ella, per non farsi rossa, gli tirò un ceppo che aveva sottomano, e non lo colse per miracolo.

– Spicciamoci, che le chiacchiere non ne affastellano sarmenti²⁰.

C'est juste, – répondit Turiddu ; – maintenant que vous épousez compère Alfio, qui a quatre mulets dans son étable, il ne faut pas les faire bavarder, les gens. Au contraire, ma mère, la pauvre, a dû vendre nître mule baie et ce petit bout de vigne sur la grande route, dans le temps que j'étais au service militaire. le temps est passé où Berthe filait, et vous n'y pensez plus au temps où nous nous parlions à la fenêtre sur la cour, et où vous m'aviez donné ce foulard avant que je m'en aille, et Dieu sait combien de larmes j'ai pleurées en m'en allant si loin que l'on en perdait même le nom de notre pays. Maintenant, adieu, mère Lola, faisons comme si l'orage était passé puis terminé, et que notre amitié était finie.

La mère Lola se maria avec le charretier ; et le dimanche, elle se mettait sur son balcon, les mains sur le ventre pour faire voir toutes mes grosses bagues en or que son mari lui avait données. Turiddu continuait à passer et à repasser dans la petite rue, la pipe à la bouche et les mains dans les poches, avec un air d'indifférence et en lorgnant les filles ; mais en lui-même il se rongea que le mari de Lola ait tout cet or, et qu'elle fasse semblant de ne pas le remarquer quand il passait.

Je vais lui faire voir, à cette chienne ! marmonnait-il. En face de chez le fermier Alfio, il y avait le fermier Cola, le vigneron, qui était riche comme un porc, disait-on, et qui avait une fille à la maison. Turiddu dit et fit tant qu'il entra comme garde champêtre chez le fermier Cola, et commença à fréquenter dans la maison et à dire des mots doux à la jeune fille.

– Pourquoi n'allez-vous pas les dire à la mère Lola, ces belles choses ? – répondait Santa. – La mère Lola est une grande dame ! La mère Lola a épousé un roi couronné, maintenant ! – Je ne les mérite pas, moi, les rois couronnés ? Vous en valez cent des Lola et j'en connais un qui ne regarderait pas la mère Lola, ni son saint, quand vous êtes là, vous, car la mère Lola n'est pas digne de porter vos souliers, elle n'en est pas digne. – Le renard, quand il n'a pas pu arriver jusqu'au raisin... – Dit : comme tu es belle, ma petite racine ! – Œhé !, bas les pattes, compère Turiddu – Vous avez peur que je vous mange ?

Je n'ai peur ni de vous, ni de votre Dieu. – Eh ! Votre mère était de Licodia, on le sait ! Vous avez le sang querelleur ! Ouh ! Je vous mangerais des yeux. – Mangez-moi donc des yeux, nous ne ferons pas de miettes ; mais en attendant, montz-mi cette gerbe.

Pour vous, je monterais toute la maison, je la monterais ! Elle, pour ne pas rougir, lui tita un bûche qu'elle avait sous la main, et c'est par miracle qu'elle ne l'atteignit pas.

Dépêchons-nous car les bavardages ne mettent pas les branches en fagots.

– Se fossi ricco, vorrei cercarmi una moglie come voi, gnà Santa. ⁷⁵– Io non sposerò un re di corona come la gnà Lola, ma la mia dote ce l’ho anch’io, quando il Signore mi manderà qualcheduno. – Lo sappiamo che siete ricca, lo sappiamo ! – Se lo sapete allora spicciatevi, ché il babbo sta per venire, e non vorrei farmi trovare nel cortile.

Il babbo cominciava a torcere il muso²¹, ma la ragazza fingeva di non accorgersi, poiché la nappa del berretto del bersagliere gli aveva fatto il solletico dentro il cuore, e le ballava sempre dinanzi gli occhi. Come il babbo mise Turiddu fuori dell’uscio, la figliuola gli aprì la finestra, e stava a chiacchierare con lui ogni sera, che tutto il vicinato non parlava d’altro.

– Per te impazzisco, – diceva Turiddu, – e perdo il sonno e l’appetito. – Chiacchiere. – Vorrei essere il figlio di Vittorio Emanuele per sposarti ! – Chiacchiere.

– Per la Madonna che ti mangerei come il pane ! Chiacchiere !

– Ah ! sull’onor mio ! – Ah ! mamma mia ! Lola che ascoltava ogni sera, nascosta dietro il vaso di basilisco, e si faceva pallida e rossa, un giorno chiamò Turiddu - E così i vecchi amici non si salutano più ? Ma ! sospirò il giovanott, Beato chi può salutarvi. Se avete intenzione di salutarmi, sapete dove sto di casa ! rispose Lola. Turiddu abbò a salutarla cosò spessi che Santa se ne avvide e gli battè la finestra sul naso. I vicini se lo mostravano con un sorriso, o con un moto del capo, quando passava il bersagliere. Il marito di Lola era in giro per le fiere con le sue mule.

– Domenica voglio andare a confessarmi, ché stanotte ho sognato dell’uva nera ! – disse Lola. – Lascia stare ! lascia stare ! – supplicava Turiddu.

– No, ora che s’avvicina la Pasqua, mio marito lo vorrebbe sapere il perché non sono andata a confessarmi. – Ah ! – mormorava Santa di massaro Cola, aspettando ginocchioni il suo turno dinanzi al confessionario dove Lola stava facendo il bucato dei suoi peccati.

– Sull’anima mia non voglio mandarti a Roma per la penitenza !²² Compare Alfio tornò colle sue mule, carico di soldoni, e portò in regalo alla moglie una bella veste nuova per le feste. – Avete ragione di portarle dei regali, – gli disse la vicina Santa, – perché mentre voi siete via vostra moglie vi adorna la casa ! – Compare Alfio era di quei carrettieri che portano il berretto sull’orecchio, e a sentir parlare in tal modo di sua moglie cambiò di colore come se l’avessero accoltellato. – Santo diavolone ! – esclamò, – se non avete visto bene, non vi lascerò gli occhi per piangere ! a voi e a tutto il vostro parentado ! – Non son usa a piangere ! – rispose Santa, – non ho pianto

– Si j’étais riche, je voudrais chercher un femme comme vous, mère Santa. – Moi je n’épouserais pas un roi couronné comme la mère Lola, mais j’ai une dot, moi aussi, quand le Seigneur m’enverra quelqu’un. – On le sait que vous êtes riche, on le sait ! – Si vous le savez, alors, grouillez-vous, car papa va venir et je ne voudrais pas qu’il me trouve dans la cour.

Son papa commençait à tordre le nez, mais la jeune fille faisait semblant de ne pas s’en apercevoir, parce que le pompon du béret du bersagliere lui avait chatouillé le coeur et lui dansait toujours devant les yeux. Quand son papa mit Turiddu à la porte, sa fille lui ouvrit la fenêtre, et bavardait tous les soirs avec lui, si bien que tout le voisinage ne parlait de rien d’autre.

– Pour toi, je deviens fou, – disait Turiddu, – et je perds l’appétit. – Bavardages. – Je voudrais être le fils de Victor-Emmanuel pour t’épouser. Bavardages !

Par la Vierge Marie, je te mangerais comme du pain ! – Bavardages !

– Ah ! sur mon honneur ! Ah ! mon Dieu ! Lola qui écoutait tous les soirs, cachée derrière le pot de basilic, et qui devenait pâle et rouge, appela un jour Turiddu – On ne se salue plus ? – Bah ! soupira le jeune homme, – bienheureux celui qui peut vous saluer ! – Si vous avez l’intention de me saluer, vous savez où j’habite ! – répondit Lola. Turiddu revint la saluer si souvent que Santa s’en aperçut et lui ferma sa fenêtre au nez. Les voisins le montraient avec un sourire ou avec un mouvement de la tête, quand passait le bersagliere. Le mari de Lola était en tournée dans les foires avec ses mules.

Dimanche je veux aller me confesser, car cette nuit, j’ai rêvé de raisin noir ! – dit Lola. Laisse tomber ! Laisse tomber ! suppliait Turiddu.

Non, maintenant que la Pâque approche, mon mari voudrait savoir pourquoi je ne suis pas allée me confesser. Ah ! – murmurait Santa, la fille du fermier Cola, en attendant son tour à genoux devant le confessionnal où Lola faisait la lessive de ses péchés.

Par mon âme, je ne veux pas t’envoyer à Rome pour faire ta pénitence ! Lecomperè Alfio revint avec ses mules, plein de gros sous, et il apporta à sa femme comme cadeau une belle robe neuve pour les fêtes. – Vous avez raison de lui apporter des cadeaux, – lui dit sa voisine Santa, parce que quand vous êtes loin, votre femme vous décore la maison ! Compère Alfio était de ces charretiers qui portent leur béret sur l’oreille, et à entendre parler de cette façon de sa femme il changea de couleur comme si on lui avait donné un coup de couteau. – Diable, diable, – s’exclama-t-il, – si vous n’avez pas bien vu, je ne vous laisserai pas les yeux pour pleurer ! à vous et à toute votre famille ! – Je n’ai pas l’habitude de pleurer, – répondit Santa, je n’ai même pas pleuré

nemmeno quando ho visto con questi occhi Turiddu della gnà Nunzia entrare di notte in casa di vostra moglie. – Va bene, – rispose compare Alfio, – grazie tante. Turiddu, adesso che era tornato il gatto, non bazzicava più di giorno per la stradiciuola, e smaltiva l'uggia all'osteria, cogli amici. La vigilia di Pasqua avevano sul desco un piatto di salsiccia. Come entrò compare Alfio, soltanto dal modo in cui gli piantò gli occhi addosso, Turiddu comprese che era venuto per quell'affare e posò la forchetta sul piatto. – Avete comandi da darmi, compare Alfio ? – gli disse. – Nessuna preghiera, compare Turiddu, era un pezzo che non vi vedevo, e volevo parlarvi di quella cosa che sapete voi. Turiddu da prima gli aveva presentato un bicchiere, ma compare Alfio lo scansò colla mano. Allora Turiddu si alzò e gli disse : – Son qui, compar Alfio. Il carrettiere gli buttò le braccia al collo.

– Se domattina volete venire nei fichidindia della Canziria potremo parlare di quell'affare, compare.

– Aspettatemi sullo stradone allo spuntar del sole, e ci andremo insieme. Con queste parole si scambiarono il bacio della sfida. Turiddu strinse fra i denti l'orecchio del carrettiere, e così gli fece promessa solenne di non mancare.

Gli amici avevano lasciato la salsiccia zitti zitti, e accompagnarono Turiddu sino a casa. La gnà Nunzia, poveretta, l'aspettava sin tardi ogni sera. – Mamma, – le disse Turiddu, – vi rammentate quando sono andato soldato, che credevate non avessi a tornar più ? Datemi un bel bacio come allora, perché domattina andrò lontano.

Prima di giorno si prese il suo coltello a molla, che aveva nascosto sotto il fieno, quando era andato coscritto, e si mise in cammino pei fichidindia della Canziria. – Oh ! Gesummaria ! dove andate con quella furia ? – piagnucolava Lola sgomenta, mentre suo marito stava per uscire.

– Vado qui vicino, – rispose compar Alfio, – ma per te sarebbe meglio che io non tornassi più.

Lola, in camicia, pregava ai piedi del letto, premendosi sulle labbra il rosario che le aveva portato fra Bernardino dai Luoghi Santi, e recitava tutte le avemarie che potevano capirvi. – Compare Alfio, – cominciò Turiddu dopo che ebbe fatto un pezzo di strada accanto al suo compagno, il quale stava zitto, e col berretto sugli occhi, – come è vero Iddio so che ho torto e mi lascierei ammazzare. Ma prima di venir qui ho visto la mia vecchia che si era alzata per vedermi partire, col pretesto di governare il pollaio, quasi il cuore le parlasse, e quant'è vero Iddio vi ammazzerò come un cane per non far piangere la mia vecchierella.

quand j'ai vu de mes yeux Turiddu, le fils de la mère Nunzia entrer de nuit chez votre femme. – Bien, – répondit compère Alfio, merci beaucoup.

Turiddu, maintenant que le chat était revenu, ne fréquentait plus la petite rue la journée, et il occupait son ennui à l'auberge avec ses amis. La veille de Pâques, ils avaient sur la table un plat de saucisses. Quand entra compère Alfio, rien qu'à la façon dont il planta ses yeux sur lui Turiddu comprit qu'il était venu pour cette affaire et posa sa fourchette sur le plat. – Vous avez des ordres à me donner, compère Alfio ? – lui dit-il. – Aucune prière, compère Turiddu, ça faisait un bout de temps que je ne vous voyais pas, et je voulais vous parler de ce que vous savez. Turiddu lui avait d'abord présenté un verre, mais compère Alfio l'écarta de la main. Alors Turiddu se leva et lui dit : – Je suis ici, compère Alfio. Le charretier lui jeta les bras autour du cou.

Si demain matin vous voulez venir dans les figuiers de Barbarie de la Canziria nous pourrions parler de cette affaire.

Attendez-moi sur la grande route au lever du soleil et nous y irons ensemble ? Avec ces mots, ils échangèrent un baiser de défi. Turiddu serra entre ses dents l'oreille du charretier et ainsi lui promit d'être là.

Les amis avaient laissé la saucisse en silence, et ils accompagnèrent Turiddu jusque chez lui. La mère Nunzia, la pauvre, l'attendait tous les soirs jusqu'à une heure tardive. – Maman, – lui dit Turiddu, – vous vous souvenez quand je suis parti au service militaire, que vous pensiez que je ne reviendrais plus ? Donnez-moi un beau baiser comme alors, parce que demain matin, je m'en irai loin.

Avant le jour il prit son couteau à cran d'arrêt, qu'il avait caché sous le foin, quand il était parti comme conscrit, et il se mit en chemin pour les figuiers de Barbarie de la Canziria. Oh ! Jésus Marie ! Où allez-vous avec cette ardeur ? – pleurnichait Lola effarée, tandis que son mari allait sortir.

– Je vais tout près, – répondit compère Alfio, – mais pour toi il vaudrait mieux que je ne revienne plus.

Lola en chemise de nuit priait au pied du lit, enpressant contre ses lèvres le rosaire que frère Bernardino lui avait rapporté des Lieux Saints, et elle récitait tous les Ave Marie qu'il pouvait contenir.

Compère Alfio, – commença Turiddu après qu'il eut fait un bout de chemin avec son compagnon qui restait muet et avec son v-céret sur les yeux, – Aussi vrai qu'est Dieu je sais que j'ai tort et je me laisserais tuer. Mais avant de venir ici j'ai vu ma vieille mère qui s'était levée pour me voir partir, sous le prétexte de s'occuper du poulailler, comme si son cœur lui parlait, et aussi vrai qu'est Dieu je vous tuerai comme un

– Così va bene, – rispose compare Alfio, spogliandosi del farsetto²³, – e picchie remo sodo tutt'e due. Entrambi erano bravi tiratori ; Turiddu toccò la prima botta, e fu a tempo a prenderla nel braccio ; come la rese, la rese buona, e tirò all'anguinaia²⁴. – Ah! compare Turiddu ! avete proprio intenzione di ammazzarmi !

– Sì, ve l'ho detto ; ora che ho visto la mia vecchia nel pollaio, mi pare di averla sempre dinanzi agli occhi. – Apriteli bene, gli occhi ! – gli gridò compar Alfio, – che sto per rendervi la buona misura.

Come egli stava in guardia tutto raccolto per tenersi la sinistra sulla ferita, che gli doleva, e quasi strisciava per terra col gomito, acchiappò rapidamente una manata di polvere e la gettò negli occhi all'avversario.

– Ah ! – urlò Turiddu accecato, – son morto –. Ei cercava di salvarsi, facendo salti disperati all'indietro; ma compar Alfio lo raggiunse con un'altra botta nello stomaco e una terza alla gola. – E tre ! questa è per la casa che tu m'hai adornato. Ora tua madre lascerà stare le galline.

Turiddu annaspò un pezzo di qua e di là tra i fichidindia e poi cadde come un masso. Il sangue gli gorgogliava spumeggiando nella gola e non poté profferire nemmeno : – Ah mamma mia !

da Giovanni Verga, *Tutte le novelle*, Mondadori, Milano, 1979

Tratta da *Vita dei campi*, *Cavalleria rusticana* è una delle novelle più brevi, essenziale nella sua sinteticità. La storia è a tinte forti, caratterizzata dai temi fondamentali della gelosia, del tradimento, del delitto d'onore. Verga, attraverso queste tematiche, che precipitano velocemente verso il finale cruento, vuole realizzare un modo nuovo di raccontare, fatto di ellissi e di scene, in cui i personaggi sembrano realmente farsi da sé, rappresentati non da un ritratto d'autore, ma da gesti e comportamenti significativi.

Dalla novella Verga trasse un dramma che andò in scena nel gennaio 1894 al teatro Carignano di Torino, con musica di Pietro Mascagni e l'eccezionale partecipazione di Eleonora Duse, interprete del personaggio di Santa.

- 1) Turridu est la forme mégliorative de Salvatore. C'est pourquoi on ne traduit pas : on n'a pas l'équivalent en français, Totor serait ridicule.
- 2) Gnà est l'équivalent sicilien de Signora ;
- 3) Le "berretto rosso" est le fez des bersaglieri ;
- 4) l'indovino est celui ou celle qui dit la bonne aventure ;
- 5) = dans les foires et les marchés, il installait les billets avec les réponses et les faisait extraire par

chien pour ne pas faire pleurer ma pauvre petite vieille Comme ça, ça va, – répondit compère Alfio, en se débarrassant de son pourpoint, – et nous frapperons dur tous les deux. Tous les deux étaient de bons tireurs ; Turiddu donna le premier coup et il eut le temps d'en prendre un dans le bras ; quand il le rendit, il le rendit bien et tira à l'aine. – Ah, compère Turiddu ! vous avez vraiment l'intention de me tuer ! Oui, jee vous l'ai dit ; depuis que j'ai vu ma vieille mère dans le poulailler, il semble l'aoir toujours devant les yeux. – Ouvrez-les bien, vos yeux ! – lui cria compère Alfio, – car je vais vous rendre la bonne mesure.

Tandis qu'il était en garde, tout ramassé sur lui-même pour tenir sa main gauche sur la blessure, qui lui faisait mal, et il glissait presque par terre avec son coude, il attrapa rapidement une poignée de poussière, et la jeta dans les yeux de l'adversaire.

Ah ! – hurla Turiddu aveuglé, – je suis mort –. Il cherchait à se sauver, en faisant des sauts désespérés en arrière, mais compère Alfio le rejoignit par un autre coup à l'estomac et un troisième à la gorge.

– Et trois ! celui-ci est pour la maison que tu m'a décorée. Maintenant ta mère laissera tomber les poules.

Turiddu se débattit un moment de ci de là dans les figuiers de Barbarie et puis il tomba comme une masse. Le sang lui gargouillait dans la gorge en écumant, et il ne put même pas proférer : – Ah ! ma mère !

- le bec des oiseaux ;
- 6) il massaro est il *fattore* = le fermier ;
- 7) Licodia = Licodia Eubea, localité à 80 kms au nord de Catania ;
- 8) Sortino = dans la province de Syracuse ;
- 9) le "viaggio" est ici un pèlerinage
- 10) Compare = une personne amie que l'on salue de ce titre ; elle est aussi de statut aisé ;
- 12) Bravo = spavaldo = fanfaron, effronté ;
- 14) Passò quel tempo che Berta filava = espressione proverbiale che allude al tempo passato. Berta era la madre del paladino o Orlando o la madre di Pipino il Breve ;
- 15) Proverbio = non pensiamoci più ;
- 16) Di faccia = di fronte ;
- 17) Camparo = homme de peine qui garde les champs et les bestiaux ;
- 18) La volpe ... = allusione alla favola di Esopo ;
- 19) Mangiare con gli occhi = senza lasciare traccia ;
- 20) i sarmenti sono i rami della vite, molto flessibili ;
- 21) Torceva il muso = non era contento ;
- 22) Sull'anima mia = sarà Santuzza stessa che provvederà ad avvertire Alfio della relazione tra Turridu e Lola ;
- 23) Farsetto = tipico corpetto imbottito = un pourpoint ;
- 24) l'anguinaia = l'inguine = l'aîne.

Le **service militaire** (servizio di leva) durait en général quatre ans et on déplaçait les hommes du sud vers le nord et inversement.

Le thème du raisin : apparaît dès le début à propos de la vigne que fait Turridu à Santuzza , avec le rappel du renard qui ne pouvait atteindre le raisin, et revient dans la bouche de Lola qui a rêvé de raisin noir : allusion au désir sexuel bon ou dangereux (raisin noir), satisfait ou insatisfait.

Thème de la richesse et de la pauvreté : fondamental, Lola et Santuzza sont riches (relativement à la situation de la Sicile au milieu du XIXe siècle : symbole des quatre mulets, et allusion à la dot de Santuzza), tandis que Turridu est de famille pauvre, sa mère est encore appauvrie par son départ au service militaire. Mais Alfio est un grand travailleur, tandis que Turridu ne fait que se "distraindre". Il s'agit donc d'une histoire de "chevalerie" mais à la mode paysanne

paysanne dans un monde rural très ritualisé aussi

Thème de l'"Honneur" et de la famille :

Ce qui est essentiel, c'est de respecter l'ordre familial et les rituels. Turiddu sait qu'il est coupable d'avoir séduit Lola, mais Alfio aussi les trahit en jetant de la terre dans les yeux de Turiddu, alors qu'ils ne devaient combattre qu'au couteau.

La Madonna del Pericolo : autrefois dans grotte, l'église est consacrée à sainte Hélène, la mère de l'empereur Constantin, à Vizzini Catania). On y vénère surtout l'image, considérée comme miraculeuse de la Vierge qui libère des dangers, lieu de pèlerinage depuis un temps immémorial. L'image, probablement une copie d'une fresque qui se trouvait dans la grotte, où on célèbre encore son culte, montre la Vierge avec un enfant sur les genoux qui bénit. Il y a aussi un tableau de Giovanni Bonino appelé "le Romain". C'était un peintre d'Assise connu de 1325 à 1347 ; il avait participé aux travaux du Dôme d'Orvieto et de la basilique d'Assise.